



GOYARD-FABRE, Simone, *Nietzsche et la question politique*

Philip Knee

Volume 35, numéro 2, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705724ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705724ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Knee, P. (1979). Compte rendu de [GOYARD-FABRE, Simone, *Nietzsche et la question politique*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(2), 205–207.
<https://doi.org/10.7202/705724ar>

□ comptes rendus

Simone GOYARD-FABRE, *Nietzsche et la question politique*. Coll. : « Philosophie politique », Paris, Éditions Sirey, 1977, 13,5 × 21,5 cm, 198 pages.

Ce livre est avant tout une réfutation ; double réfutation de la postérité paradoxale de la pensée politique de Nietzsche qui a été à la fois négligée ou incomprise comme ne constituant qu'un aspect périphérique ou particulier de son œuvre, et largement utilisée ou détournée parfois avec fanatisme dans le champ de la pratique politique.

Pour S. Goyard-Fabre, le drame métaphysique du politique est au centre de la pensée nietzschéenne, mais justement en tant qu'elle est une question métaphysique (*la question métaphysique pour Nietzsche*, dit-elle), elle ne saurait se présenter sous une forme doctrinale et s'avère réfractaire à toute énonciation pragmatiste. Il s'agit donc d'élever le débat ; il n'y a pas et il n'y a pas à avoir une descendance politique de Nietzsche au sens où il a pu y avoir un hégélianisme de gauche et de droite. L'analyse du « détournement » national-socialiste des textes de Nietzsche (ainsi « privés de leur inspiration originelle et arrachés de leur contexte métaphysique », (p. 167)), sert de faire-valoir à la thèse de l'auteur selon laquelle la pensée nietzschéenne invite avant tout à une « conversion métaphysique » ; pour cette conception directrice — qui nous semble rejoindre parfois la pensée de Heidegger mais non pas par contre la lecture heideggérienne de Nietzsche — S. Goyard-Fabre nous renvoie à son premier livre : *Nietzsche ou la conversion métaphysique*, Pensée Universelle, 1972.

Une telle perspective, en situant la nature et la place du politique chez Nietzsche, décide aussi du rapport de l'auteur au texte nietzschéen ; la politique est dans chacune des œuvres, dans chaque fragment, chaque aphorisme, chaque mot même dans sa plurivocité, et S. Goyard-Fabre pénètre ce texte pour y déchiffrer les différents niveaux d'analyse : le message de Nietzsche certes, mais aussi les influences culturelles et intellectuelles qu'il subit, la chronologie de son époque, l'articulation

entre ses œuvres, sa vie personnelle... Elle colle à ce texte, ses métaphores et ses symboles, ses ambiguïtés et ses contradictions, et elle l'interprète inlassablement ; d'où l'importance des notes et références (surtout au vu des utilisations douteuses du passé) : une multitude, mais sans erreur ni mauvais jugement nous a-t-il semblé, et en général d'une didactique qui nous conduit sans excès au-delà du texte de Nietzsche, aux origines de sa pensée, aux réactions qu'elle suscite, aux anecdotes qui l'entourent.

Mais si ces niveaux d'analyse se mêlent et s'entremêlent au fil des pages (au prix peut-être de la clarté, mais il ne s'agit pas ici de clarifier ou d'introduire, mais de retrouver le message authentique de Nietzsche), ils s'organisent à travers un développement rigoureux. Le livre se présente en deux parties à partir de l'image du philosophe-médecin qui fonde la vision du politique chez Nietzsche :

I. La maladie d'abord s'articule comme le mouvement descendant de l'effondrement de l'Occident ; aux origines glorieuses (à la fois raciales, historiques et généalogiques) de l'Aryen primitif, de la Grèce présocratique, de l'affirmation primordiale de la vie — succède la chute nihiliste inaugurée par Socrate et le platonisme, où malgré la parenthèse de la Renaissance s'établit un nouveau style socio-politique exprimant la victoire des faibles et leur morale de vengeance — pour s'embourber enfin dans le marécage de la politique de la décadence au siècle de Nietzsche.

II. La thérapeutique ensuite est le mouvement ascendant d'une vie qui tente de s'affirmer contre les forces du néant, qui se perd d'abord dans les illusions égalitaristes ou socialistes de la masse, puis échoue dans sa tâche par l'échec des hommes supérieurs, et s'élève enfin à la « grande politique » nietzschéenne, au dionysisme politique du surhumain.

Ainsi, S. Goyard-Fabre ne laisse pas la force

polémique de Nietzsche nous éloigner du mouvement critique et de la dimension métaphysique qui la sous-tendent et lui donnent son sens. Loin de schématiser, cette polémique nous apparaît à la fois dans son sarcasme débordant, sa méchanceté auto-proclamée, et dans son extrême subtilité, son attention aux nuances : écrasant Socrate, « l'anti-grec », Nietzsche le distingue néanmoins de Platon et reste singulièrement proche de lui (p. 40 et 45) ; méprisant les idéaux socialistes et anarchistes, Nietzsche suspend un moment son jugement sur la figure de l'anarchiste et sur une certaine revendication de la vie qu'il porte (p. 113). On pourrait multiplier ainsi les exemples où S. Goyard-Fabre analyse ces positions de Nietzsche, énigmatiques et contradictoires d'abord, puis retrouvant leur sens au sein de l'unité de l'œuvre ; et ceci nous semble essentiel car ce qui est en jeu c'est la fidélité à l'esprit-même de la généalogie chez Nietzsche.

Mais ces analyses sont aussi percutantes, et nulle part davantage peut-être que dans la partie centrale du livre qui correspond à la face la plus critique de la pensée de Nietzsche, là où le nihilisme est au plus bas, dans son expression la plus vile : l'état moderne, « le plus froid de tous les monstres froids » (1^{re}, partie, ch. 3). Ici, l'écriture de S. Goyard-Fabre nous semble encore plus dense, retrouvant peut-être dans la « psycho-sociologie » de Nietzsche l'écho des multiples débats sur le pouvoir qui ont secoué l'Europe dans la dernière décennie. Elle nous fait participer à cette « psychanalyse du subconscient étatique » (p. 84) qui disèque le mensonge d'un état et d'une politique qui endorment, qui disent non à la vie et défient la hiérarchie qui lui est inhérente. Mais que l'attaque porte sur le contrat social, ou cet état théorisé par Hegel et pratiqué par Bismarck, ou encore la médiocratie du quotidien, il s'agit toujours, selon S. Goyard-Fabre, « de mettre à nu les ressorts métaphysiques de la maladie du politique » (p. 71) ; car le procès qu'intente Nietzsche à la politique de la décadence et à ses acteurs, est un procès métaphysique. En ce sens, S. Goyard-Fabre veut démontrer très justement qu'il est tout aussi faux de vouloir comprendre la polémique nietzschéenne comme une attaque morale, que de vouloir juger nous-mêmes cette polémique (son élitisme ou sa barbarie) en termes moraux. Si une morale est présente, elle ne peut se saisir qu'à travers la métaphysique de Nietzsche, celle de la transvaluation de toutes les valeurs, du dépassement de l'homme.

C'est ainsi seulement que nous pouvons entrevoir la nature de la « grande politique » de

Nietzsche — à travers les concepts clés de sa métaphysique. S. Goyard-Fabre nous y renvoie sans les développer ; ce n'est pas la matière de son livre ; mais cela suffit pour indiquer la métamorphose dont il est question. Au-delà de la croyance à quelque travail ou praxis, ou à un homme nouveau qui prendrait la place du Dieu qu'il a tué, au-delà de la Raison et de la Morale, la « grande politique » nietzschéenne pour S. Goyard-Fabre (qui semble assez proche de Heidegger dans sa conclusion), c'est avant tout une expérience spirituelle ; et elle suggère que Nietzsche n'a pas livré l'énigme de l'avenir de l'homme, que cette politique porte avec elle son secret — celui de son avènement (p. 176).

C'est en ce sens que pour S. Goyard-Fabre les descendants politiques de Nietzsche ne peuvent qu'avoir tort, et qu'elle récuse toute reprise de cette pensée à des fins de pratique politique. Sa démarche est d'autant plus convaincante qu'en ce qui concerne le détournement pangermaniste et national-socialiste, S. Goyard-Fabre s'appuie souvent sur *Par delà le Bien et le Mal* qui contient justement les textes les plus violents (à l'encontre d'une idée fort répandue qu'ils sont surtout dans la *Volonté de Puissance*).

Malgré tout, une fois cette réfutation faite, une fois l'appel désespéré mais héroïque de Nietzsche restitué dans sa dimension métaphysique, nous restons un peu insatisfaits ; car enfin, cet appel a trouvé et trouve des échos qui ne se transforment ni en propagande, ni en récupération. Certes, on l'a souvent noté, Nietzsche n'a pas et ne peut avoir de disciples au sens où en ont par exemple Marx ou Freud ; mais si Nietzsche est lu, si S. Goyard-Fabre écrit, c'est qu'un certain dialogue est en cours et qu'il a une actualité politique et pratique. Beaucoup de ceux qui trouvent une inspiration chez Nietzsche aujourd'hui sont rarement, comme semble le croire S. Goyard-Fabre, des gauchistes ou des révolutionnaires ; ce sont justement ceux qui ne croient plus à la révolution et tentent de retrouver contre et hors de la politique une dimension tragique et métaphysique à la vie, une grande politique. Il se dessine peut-être une postérité politique infiniment plus conforme à l'esprit et au texte nietzschéens que ne l'étaient les doctrines fascistes, et qui rejoint confusément les aspirations de ce livre (tout en pouvant se retrouver aussi — et c'est là le problème — dans certains aspects de l'esthétique et de la pratique fascistes). Certes il ne suffit pas de s'affirmer ou de se révolter pour être nietzschéen — on sait ce que Nietzsche pense de la révolte des esclaves. Mais

l'écho qu'il trouve aujourd'hui dans un certain élan de révolte fait que l'on peut se demander si l'élévation par S. Goyard-Fabre du politique chez Nietzsche au rang d'une expérience spirituelle peut réellement s'articuler à l'aspiration au dépassement, à l'affirmation de la vie, à la volonté de démythification chez Nietzsche. À tant vouloir démontrer que toute pratique qui se réclamerait de Nietzsche ne pourrait que le trahir, ne risque-t-on pas de l'enfermer dans une lointaine mystique qui le trahit tout autant? Car si Nietzsche se méfiait des « soldats pillards » qui se réclameraient de lui, il craignait encore plus d'être « canonisé ».

Ce livre n'affronte pas vraiment ce problème, mais il nous y conduit et nous permet de l'envisager. Pour finir, nous reprocherions à S. Goyard-Fabre une omission et une insuffisance: 1) son silence sur la question (pourant politique) des femmes et de la misogynie nietzschéenne. 2) sa réfutation trop rapide et facile des rapports (de la résonance) entre la fête dionysiaque et la fête politique fasciste (p. 162). Ceci dit, ce livre nous semble essentiel dans sa remise en perspective de la question politique chez Nietzsche, ainsi que remarquable dans son écriture. Notons enfin que ce volume a l'énorme avantage de nous fournir deux index détaillés (noms et thèmes), ce qui en facilite l'accès et peut en faire un instrument de travail précieux.

Philip KNEE

John J. MICHALCZYK, *Ingmar Bergman ou la passion d'être homme aujourd'hui* (traduit de l'anglais par E. Latteur). Un vol. 22 x 13 de 223 pp., Paris, Beauchesne, 1977.

On connaît l'auteur par ses chroniques dans les *Études*. Son ouvrage est construit en trois volets. Il y aborde tous les grands thèmes des films de Bergman en montrant bien que la question — mystère de Dieu occupe une place toute spéciale dans la période médiane de la vie du grand cinéaste. Puisque cette recension est faite dans une revue théologique et philosophique, nous signalons au lecteur les pages clefs de la montée puis de l'effacement du thème de Dieu. Voir: pp. 1-13, 64, 84, 97, 101, 109, 119, 143, 145, 168-169, 176, 210-213. Un certain Transcendant reste-t-il cependant à l'horizon de la pensée de Bergman? Il semble que oui, et J.J.M. conclut son livre si bien documenté et si discret à la fois par ces lignes: Malraux et Bergman « se sont pareillement demandé si la vraie question, qu'il fallait se poser

était celle de la mort de Dieu, ou bien plutôt celle de la mort de l'homme contemporain. Ils désirent tous les deux restaurer la valeur intérieure et la dignité de l'homme au sein d'une civilisation qui paraît bien en état de décomposition; et du même coup ils suggèrent un terrain "au-delà" de la création artistique. Ainsi la soif du Transcendant est-elle manifeste dans leurs œuvres. Aussi longtemps que l'*Homo quaerens* luttera pour découvrir "quelque chose" d'intérieur à lui et de transcendant à la fois, chaque instant de sa vie lui permettra d'évoluer vers un accomplissement plus total de sa propre destinée, personnelle et collective » (p. 213).

Jean-Dominique ROBERT

Jacques BRIEND et Jean-François SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, les Éditions du Cerf, Paris, 1977, 19 x 13 cm., 188 pages.

Quel professeur d'histoire d'Israël ou d'exégèse vétéro-testamentaire n'a pas regretté un jour de ne pouvoir présenter à ses étudiants des recueils de textes anciens ayant la qualité et l'intérêt des œuvres de J.B. Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament* (ANET) et *The Ancient Near East in Pictures* (ANEP), ou de H. Gressmann, *Altorientalischen Texte zum Alten Testament*? Il existe pourtant d'excellentes traductions françaises de ces textes indispensables pour l'étude de la Bible, mais difficilement accessibles, dispersés qu'ils sont dans une foule d'ouvrages spécialisés.

Dans ses *Textes de la Bible et de l'Ancien Orient* (1961), Frank Michaeli avait tenté de créer un tel recueil; mais il y manque trop de textes assyriens et babyloniens en relation avec l'histoire d'Israël, et les autres textes sont parfois présentés de façon trop lacunaire. En 1970, René Labat, André Caquot, Maurice Szyner et Maurice Vieyra publiaient une remarquable édition française de textes religieux du Croissant fertile: *Les religions du Proche-Orient, textes et traditions sacrés babyloniens, ougaritiques, hittites*. Pour la première fois, ces textes étaient présentés au complet et réunis ensemble, avec des introductions appropriées et des notes explicatives. Une édition de textes *historiques* parallèles manquait toujours: Jacques Briend et Jean-François Seux l'ont enfin réalisée.

Les auteurs ne cachent pas qu'ils ont pris exemple sur le *Textbuch zur Geschichte Israels*,